

# LA RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

### ABONNEMENTS

Un An. . . . . 10 fr.  
Six Mois. . . . . 5 »  
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE  
Etranger. . . . . Port en sus

### ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration  
Abonnements, Articles d'argent  
Doit être adressé à M. A. ALRICY  
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

### RÉDACTION

Adresser les communications  
A M. COSTE-LABAUME, Directeur  
Cours Lafayette, 5, Lyon  
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

### ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER  
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ  
Rue Confort, n° 14  
LYON

### FRANC PARLER

— Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez !

Ces paroles mémorables furent prononcées par M. Clémenceau, dans la réunion aussi publique qu'orageuse, où le député de Montmartre devait rendre compte de son mandat.

On s'y est quelque peu battu, quelque peu injurié, quelque peu vilipendé, quelque peu accusé d'imposture, de trahison et de parjure, voir de bourgeoisie, crime capital, — mais rien n'approche, selon nous, de cette réflexion grande comme le monde, du chef de l'extrême-gauche : Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez !

Que d'autres discutent par le menu les doctrines et les opinions de M. Clémenceau, que l'on s'attache à telle ou telle théorie, à telle ou telle utopie de son programme radical, il nous semble que c'est aujourd'hui peine perdue et temps gaspillé, car il suffit d'en retenir cet aveu dépourvu d'artifice : Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez !

Il fut un temps assurément où les électeurs de M. Clémenceau ne se livraient point à ces manifestations non moins familières que désagréables. On l'écoutait, on l'applaudissait, on l'admirait, on buvait ses paroles.

Grand homme de l'intransigeance, tombeau des opportunistes, défenseur des principes immuables de la démocratie radicale, chercheur de l'absolu, héraut de la politique de tout ou rien, M. Clémenceau a joui de la popularité facile qui s'attache à tous les hommes de bronze.

Les électeurs se disputaient l'honneur de l'avoir pour candidat ; on se l'arrachait du nord au midi, dans le midi surtout, où pas une ville du Comtat de la Provence ou

du Languedoc n'eût été fière de crier à tous les échos : nommons Clémenceau !

A Paris même, au moment où l'étoile de Gambetta pâlisait, M. Clémenceau se voyait élu par deux arrondissements avec des majorités écrasantes.

Il eût bien ri à cette heure triomphale, si un importun se fût permis de lui dire : Quelqu'un vous mettra le poing sous le nez.

Et cependant cette chose incroyable est arrivée ; ce n'est pas un vain bruit, une rumeur vague, une information diplomatique ni même une dépêche de l'agence Havas...

Non, M. Clémenceau lui-même, en personne, l'a déclaré du haut de la tribune, à haute et intelligible voix : Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez.

Quelle déception, quelle chute ! Et où trouver une condamnation plus éclatante de cette prétendue politique de principes inviolables et de radicalisme à tous crins, qui n'est en réalité que la politique de l'impossible et de la lune avec les dents.

On promet la lune, rien n'est plus simple, et des milliers de bras vous hissent sur le pavois, des milliers de bouches vous acclament, de milliers de bulletins de vote capitonnet votre banquette à la Chambre ou votre fauteuil au Sénat...

C'est si agréable, si tentant, si séduisant d'avoir la lune et ses accessoires !

Done on promet la lune, le malheur est qu'il faut la décrocher, et c'est là que les députés se peignent.

On recule bien le plus possible ce quart d'heure de Rabelais : la lune est loin, il faut une longue échelle pour y atteindre ; le temps n'est pas favorable, le vent est contraire, le brouillard trop épais, ou le soleil trop éclatant, que sais-je !

Mais en dépit des plus ingénieux échappatoires, les prétextes finissent par manquer et le populaire vous dit avec sa lo-

gique féroce : Vous nous avez promis la lune, où est-elle ?

Il faut bien s'exécuter, répondre qu'on ne l'a pas, rien dans les mains, rien dans les poches, pas le moindre quartier de lune dans son gousset, et alors... le poing sous le nez !

Telle fut la mésaventure de M. Clémenceau, mésaventure réjouissante et pleine d'enseignements.

Les députés intransigeants en feront-ils leur profit ?

Pas probable, et M. Clémenceau lui-même, victime du poing sous le nez hésitera peut-être, sinon à comprendre, tout au moins à s'appliquer la morale de la fable.

L'humaine nature est ainsi faite qu'elle ne veut jamais renoncer à la lune...

Aussi verrons-nous se succéder d'âge en âge, et de réunion publique en réunion publique, des intransigeants désillusionnés qui viendront nous raconter piteusement : Quelqu'un m'a mis le poing sous le nez !

Ne les plaignons point, car en vérité je vous le dis, les députés n'ont que les électeurs qu'ils méritent.

JACQUES BARBIER.

### DANS LE VILLAGE DE LYON

Dans le village de Lyon on s'émeut à la légère. Aussi parlez-nous des Parisiens pour réduire tous nos petits cancons de clocher à leur véritable portée.

Vous croyez, bonnes gens, qu'une troupe de malandrins a établi son quartier général dans nos faubourgs ? Vous vous êtes imaginés que votre sécurité y courait quelques risques, le jour où on vous a fait croire que des gradins, se disant anarchistes, essayaient de mettre en pratique dans la rue de la République ce qu'ils pratiquent, depuis quelque emp., dans un canton de Saône-et-Loire. Etes-vous assez province !

en tout cas, puisque tous les journaux les ont reproduites.

L'élève Duclerc. — Est-ce ma faute si mes amis sont indiscrets ?

M. Peldeloup. — Il y avait un excellent moyen de les rendre discrets, c'était de ne rien leur dire.

L'élève Duclerc. — Que voulez-vous quand on vous interroge...

M. Peldeloup. — Eh parbleu on garde sa langue ! Allons tâchez de ne plus recommencer. Je vous verrais partir avec peine, car vous êtes en somme un assez bon élève, plein de bonne volonté et de non moins bonnes intentions, mais il faut maintenant travailler ferme pour rattraper le temps perdu, et attention au bavardage !

### Elève Devès

L'élève Devès. — Bonjour M. Peldeloup.

M. Peldeloup. — Bonjour mon ami, eh bien rentrons-nous dans de bonnes dispositions ?

L'élève Devès. — Mais sans doute, voyez plutôt.

M. Peldeloup. — Que m'apportez-vous là ? un gros cahier...

L'élève Devès. — Mon devoir de vacances.

M. Peldeloup. — A la bonne heure ; voyons un peu : composition sur la réforme de la magistrature. N'est ce pas un peu long ?

L'élève Devès. — Le sujet est si compliqué !

M. Peldeloup. — J'entends bien. Eh puis voilà certains passages qui me paraissent obscurs.

La vérité, elle vous est enseignée par toute la presse intransigeante parisienne. M. Rochefort surtout se fait fort de vous l'apprendre : Des anarchistes il n'en a jamais vu, donc il n'y en a pas. La dynamite c'est une invention de Gambetta pour terroriser le pays ; les explosions, c'est la police qui a fait partir quelque pétard inoffensif, toujours d'après l'ordre de Gambetta et de sa séquelle — et de ce rien, qui n'existe pas, qui est ridicule à force d'in vraisemblance, ledit Gambetta, aidé des opportunistes qui suivent sa fortune, s'efforce de faire un marchepied qui l'élève au pouvoir. Ainsi donc, bourgeois bourgeois et républicains timides, classez l'histoire de la dynamite Lyonnaise à côté de celle du serpent de mer et attendez pour porter un jugement sur les anarchistes, que M. Rochefort en ait fait le sujet d'une opérlette.

Et voilà comment ces dignes intransigeants nous donnent une leçon de sang-froid et de perspicacité. M. Rochefort fait tranquillement sa petite besogne dissolvante sans que personne vienne le gêner dans ses éreintements de tout ce qui to che au gouvernement républicain, donc tout marche sur des roulettes, et il fait aussi bon dans le re-taurant de Bellecour que dans son cabinet de rédaction.

— Mais nous avons entendu les explosions !

— Fadaise, mon cher monsieur, c'était une bouteille qu'on débouchait, et la police qui profite de tout cas, fait prendre de l'eau de seltz pour de la dynamite.

— Mais tout est cassé au restaurant de Bellecour.

— Chansons ! Quelques opportunistes en belle humeur qui ont défoncé une cloison.

— Mais ce malheureux qu'on a enterré l'autre jour.

— Quelle erreur ! il est mort de la fièvre typhoïde. Elle sévit très fort en ce moment à Paris, donc il n'y a à s'occuper que de la fièvre typhoïde.

Et voilà comment après avoir prétendu, le premier jour, que c'était la police qui avait « fait le coup », nos bons intransigeants en arrivent tout doucement à affirmer qu'« il n'y a même pas eu de tentatives », et que c'est un bruit qu'on a fait méchamment courir pour faire de la peine à ces dignes anarchistes, et exciter contre eux la colère de tous les imbéciles de France et de Na-

L'élève Devès. — On les éclaircira plus tard.

M. Peldeloup. — Pourquoi plus tard ? c'est là le grand défaut voyez-vous, de la plupart des devoirs que je lis. Ce n'est jamais complet, jamais terminé, on finira plus tard, et alors plus tard c'est trop tard !

L'élève Devès. — Je croyais avoir convenablement travaillé...

M. Peldeloup. — Je ne dis pas non, et vous méritez d'être encouragé, mais dès le jour de la rentrée, reprenez-moi cette composition, perfectionnez la, achevez la de façon à ce qu'elle ne mérite que des boules blanches.

### Elève Tirard

M. Peldeloup. — Le prix de calcul de l'an passé. Où en sont nos additions, mon ami ?

L'élève Tirard. — Voilà la feuille.

M. Peldeloup. — Pas plus avancée que ça...

L'élève Tirard. — Il y en a pourtant plusieurs colonnes.

M. Peldeloup. — ... qui ne représentent pas le quart du travail. Qu'avez-vous donc fait pendant ces vacances ?

L'élève Tirard. — J'ai un peu voyagé.

M. Peldeloup. — Beaucoup trop, à ce que je vois. Si au moins vos additions étaient justes ?

L'élève Tirard. — Ne le sont-elles pas ?

M. Peldeloup. — Il y en a, mais vous négligez trop les centimes.

### Feuilleton de la RENAISSANCE

## Rentrée des Classes

C'est lundi, six novembre, que doit avoir lieu la rentrée des classes du pensionnat Peldeloup.

Déjà plusieurs élèves de cette institution célèbre sont allés rendre visite à leur honorable directeur, avant de regagner leurs pupitres, et nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître quelques-uns de ces entretiens.

On verra que M. Peldeloup fidèle à sa vieille réputation, s'y est montré sévère mais juste.

Le concierge. — Monsieur le directeur, voici l'élève Duclerc.

M. Peldeloup. — Très bien, asseyez-vous là mon jeune ami, et mettez votre bagage dans ce coin.

L'élève Duclerc. — Cela n'en vaut guère la peine.

M. Peldeloup. — En effet, il est bien mince. Pourquoi rentrez-vous avec si peu de linge ?

L'élève Duclerc. — C'est que je ne suis pas sûr de rester longtemps.

M. Peldeloup. — Que dites-vous là ! Vos

parents auraient-ils l'intention de vous retirer ?

M. Duclerc. — Peut-être ; ils ne veulent pas m'installer définitivement, en tous cas, avant de savoir comment je réussirai dans ma nouvelle classe.

M. Peldeloup. — Mais vous y réussirez très bien, je l'espère. Vous n'êtes pas paresseux ?

L'élève Duclerc. — Non sans doute.

M. Peldeloup. — Vous ne manquez pas d'intelligence ?

L'élève Duclerc. — On me l'a dit quelquefois.

M. Peldeloup. — Vous n'êtes ni indiscret, ni turbulent, ni tapageur.

L'élève Duclerc. — Non, je reste assez volontiers tranquille.

M. Peldeloup. — Eh bien alors, je ne vois pas... Avez-vous travaillé pendant ces vacances ?

L'élève Duclerc. — Mon Dieu ! je...

M. Peldeloup. — J'ai compris, c'est là votre point faible, et je me souviens maintenant. Non-seulement vous n'avez guère travaillé, mais vous avez beaucoup bavardé.

L'élève Duclerc. — De temps en temps...

M. Peldeloup. — Comment de temps en temps ! mais presque tous les jours, et encore ne vous contentiez-vous pas de vos compatriotes : il vous fallait tantôt un Anglais, tantôt un Américain, tantôt un Italien, tantôt un Suis-se... Vous avez ainsi versé vos confidences dans les cinq parties du monde.

L'élève Duclerc. — Oh mes confidences !

M. Peldeloup. — Confidences mal gardées,

varre. Pendant que les journaux de la réaction signalent un anarchiste derrière chaque pavé, les intransigeants cherchent vainement l'aube d'un unique spécimen de cette aimable confrérie, et tous en profitent pour crier à l'unisson haro sur le gouvernement de la République.

Les uns et les autres d'ailleurs font même besogne. Prétendre qu'il n'y a ni gredins dangereux, ni attentats cyniques contre les personnes et les propriétés, c'est révolter le bon sens public et lui faire se demander si cet aveuglement ne cache pas une complaisance effrayante de tous les partis extrêmes qui se rattachent plus ou moins à la forme républicaine.

Et alors, quelle belle occasion pour les alliés de M. Rochefort (ceux de droite), de crier avec épouvante : un sabre ! un sabre ! pour nous délivrer de ce fléau que nous voyons sévir autour de nous, et qu'on nie pour n'avoir pas à le combattre.

Et voilà comment messieurs les intransigeants font de leur mieux pour avancer les affaires de M. de Chambord ou du jeune Victor Bonaparte.

Heureusement qu'il reste assez de républicains — moins purs que M. de Rochefort — pour coup r court à toutes tentatives de restauration monarchique, en commençant par débarrasser le pays de messieurs les anarchistes — ces uhlands de la réaction anti-nationale.

## MENUE MONNAIE

Faudra-t-il ouvrir un chapitre spécial qui portera pour titre : *Les maladroites de M. Duclerc ?*

On le croirait presque, en voyant avec quelle persistance le chef de cabinet semble s'abandonner à cet exercice favori.

Il ne lui suffit plus de parler, il lui faut encore écrire.

Tout le monde a lu la note étonnante de l'agence Havas sur les troubles anarchistes.

Il y était dit, entre autres naïvetés, que l'organisation anarchiste « avait pu malheureusement se développer pendant ces dernières années ».

Impossible d'avouer plus sottement l'incurie gouvernementale et l'aveuglement des fonctionnaires chargés de la sécurité publique.

Aussi tout le monde s'est-il demandé, en présence de cette communication officieuse : quel est le nigaud qui a donné ainsi des verges pour se faire fouetter ?

Renseignements pris, ce nigaud ne serait autre que M. Duclerc en personne, — à telles enseignes que l'on parle de dissentiments assez vifs entre lui et son collègue M. Fallières, à propos de ce pataqués.

M. Fallières, ministre de l'intérieur, responsable de la littérature de l'agence Havas, n'entend pas qu'on lui mette sur le dos des naïseries de ce calibre. Quant à M. Duclerc, maladroit mais bon enfant, il avoue tout nettement qu'il n'a pas compris la portée d'une phrase plus ou moins malencontreuse.

Excellent M. Duclerc n'a pas la force de lui en vouloir, car nous le croyons le meilleur des hommes, mais avant de parler ou d'écrire, qu'il remue donc sept fois sa langue dans sa bouche et quatorze fois sa plume dans ses doigts !

\*\*\*

Ce simple conseil emprunté à la sagesse

*L'élève Tirard.* — Bah on les retrouvera !  
*M. Petdeloup.* — Vous en parlez à votre aise. Allons refaites-moi vite tous ces calculs et tâchez que ça s'équilibre, ou sinon...

*L'élève Tirard.* — Sinon quoi ?  
*M. Petdeloup.* — Vous le demandez ? Je vous croyais plus fort en physique. C'est pourtant facile à comprendre, quand on manque d'équilibre, on tombe par terre.

### Elève Labuze

*M. Petdeloup.* — Voyons, avancez, pourquoi cet air embarrassé ?

*L'élève Labuze.* — C'est que m'sieur...

*M. Petdeloup.* — Vous devez avoir fait quelque sottise. Montrez-moi cette copie.

*L'élève Labuze.* — C'est une circulaire...

*M. Petdeloup.* — Je le vois bien, et une mauvaise circulaire. Rédaction défectueuse, style incorrect, des fautes d'orthographe même. Voilà qui ne vaut rien du tout.

*L'élève Labuze.* — Je ne recommencerais plus.

*M. Petdeloup.* — A la bonne heure ! Cette sage résolution me fait plaisir. Je recommanderai du reste à votre professeur de surveiller votre style épistolaire.

### Elève Baudry d'Asson

*M. Petdeloup.* — D'où sortez-vous polisson ?

*L'élève Baudry d'Asson.* — Mais m'sieur.

*M. Petdeloup.* — Il n'y a pas de m'sieur, j'en ai appris de belles sur votre compte.

des nations, s'applique aussi bien du reste, aux députés qu'aux ministres.

Nous n'en voulons pour seconde preuve que les... simplicités échappées à M. Clémenceau, au cours de la séance orageuse du cirque Fernando.

M. Clémenceau pourtant n'est point un naïf, tant s'en faut, et tout en admettant qu'il ait pu avoir l'esprit quelque peu troublé devant les bégaiements et les menaces d'une partie de son auditoire, on s'explique difficilement qu'il ait pu en arriver à des déclarations dans le goût de celle-ci : les attentats de Lyon et de Montceaux-les-Mines ne sont imputables ni aux révolutionnaires, ni aux bourgeois (que de bonté !), ni aux anarchistes ! Alors à qui s'il vous plaît !

Les bombes de dynamite sont-elles parties toutes seules, ont-elles été oubliées sur une table comme un bout de cigare ?

Notez qu'au moment même où M. Clémenceau décriait l'innocence des anarchistes, un de ces bons compagnons escaladant la tribune vociférait avec de grands gestes : Nous traiterons les bourgeois par le plomb et la dynamite !

M. Clémenceau n'a-t-il pas entendu ? Quelle surdité complaisante ! Notez encore que les journaux démagogiques, tels que la *Bataille*, acceptent hautement la responsabilité des explosions et vous en promettent de nouvelles.

Quelles preuves de plus faut-il à M. Clémenceau ? Attend-il qu'on le fasse sauter lui-même ? Cela ne tardera guère, à en juger par l'accueil que lui a fait la bande des compagnons J. offrin et Clément ; mais le député de Montmartre est cuirassé d'une telle indulgence pour les exploits de ses anciens électeurs que, même écharpé et mis en bouillie, il serait capable de s'écrier : Ce ne sont pas les anarchistes !

Et voilà ce que c'est que d'avoir bon caractère...

\*\*\*

En attendant l'heureux jour où la question sociale sera résolue par la nitro-glycérine et la dynamite, le gouvernement prend quelques mesures de surveillance touchant la fabrication et la vente de ces instruments d'amélioration des classes déshéritées.

Un décret in éré à l'*Officiel* soumet à un ensemble de déclarations et de formalités assez minutieuses, le commerce de la dynamite.

Ces précautions partent d'un bon naturel, mais étant donnée la facilité avec laquelle on peut fabriquer la dynamite, il est à craindre qu'elles ne deviennent la précaution inutile.

Les gredins qui emploient la dynamite à faire sauter des monuments ou des maisons n'iront jamais s'en faire délivrer sur facture, et il se trouvera bien parmi eux, quelque apprenti chimiste de bonne volonté qui saura confectionner des bombes explosibles sans s'adresser aux commerçants patentés.

Assurément il est bien de surveiller la dynamite, mais il serait encore mieux de surveiller les scélérats qui s'en servent pour les usages que l'on sait.

Nous ne cessons de le dire et de le répéter : si dès le premier jour où un anarchiste quelconque, mâle ou femelle, a provoqué à la destruction et à l'assassinat, on lui eût posé la main au collet, comme à un malfaiteur vulgaire, soyez persuadé que l'on ne serait pas obligé aujourd'hui de mettre des régiments sur pied et d'encombrer l'*Officiel* de décrets platoniques.

Quand se décidera-t-on à faire jouer à nos braves gendarmes un autre rôle que celui des carabiniers d'Offenbach ?

*L'élève Baudry d'Asson.* — Quoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

*M. Petdeloup.* — Quel aplomb ! Oubliez-vous petit malheureux, le train que vous avez mené pendant ces vacances ? Des cris, des réunions, des banquets, des tumultes, on n'attendait que vous !

*L'élève Baudry.* — On a fait un peu de polin au nom du Roy, mais c'était pour la bonne cause.

*M. Petdeloup.* — Il n'y a pas de bonne cause qui puisse autoriser tout ce tapage. Vous repentez-vous au moins d'avoir été si turbulent ?

*L'élève Baudry.* — Non m'sieur !

*M. Petdeloup.* — Comment non ? Alors vous recommencerez ?

*L'élève Baudry d'Asson.* — Oui, m'sieur, à la première occasion.

*M. Petdeloup.* — Il est incorrigible. Et si je vous mettais au séquestre !

*L'élève Baudry.* — Ça m'est égal.

*M. Petdeloup.* — Petit effronté !

*L'élève Baudry d'Asson.* — Je saurais souffrir pour mes opinions...

*M. Petdeloup.* — Nous verrons ça, — en attendant tâchez de rester tranquille ou gare au petit local et au pain sec.

### Elève Clémenceau

*M. Petdeloup.* — Que signifie cette tenue ? Vos vêtements sont en loques.

*L'élève Clémenceau.* — Pas ma faute m'sieur ! Je viens de me flanquer une peignée.

*M. Petdeloup.* — Déjà, avec vos camarades ?

## Le respect de l'autorité

C'est parce que le gouvernement de la République ne sait pas se faire respecter que les attentats anarchistes jettent le trouble dans notre pays. La République est une école de mépris de toute autorité et nous goûtons, à cette heure, les fruits amers d'un régime de dépravation publique et sociale...

On pourrait continuer longtemps ainsi. Mieux vaut renvoyer le lecteur à n'importe quelle feuille d'opposition réactionnaire. Leur langage à toutes est le même, et c'est le lapin qui a commencé évidemment.

Ces braves gens n'ajoutent pas, il est vrai, qu'en remontant le cours de ces douze dernières années, ce sont eux qui ont poussé de toutes leurs forces à la désorganisation de nos forces sociales. Ils ne disent pas que c'est leur presse, aussi bien que leurs orateurs qui a quotidiennement prêché le mépris de toutes les lois et de tous les pouvoirs. Ils citent religieusement des extraits des ordures anarchistes ; ils pourraient sans peine ajouter à la collection la série des articles et des discours dont ils se sont fait une douce habitude. Le ton des uns ne jurerait nullement avec le ton des autres, et le tout forme un manuel scandaleux qui ne laisse absolument rien à désirer.

Le respect de l'autorité ! Mais qui l'a plus bafoué que la droite d'opposition ? Qui a le plus opiniâtrément combattu contre toutes les mesures d'ordre public ? Qui a fait davantage pour annihiler toutes les tentatives de gouvernement de nos hommes d'état ?

Chaque fois qu'une coalition a été possible entre les écerclés de l'extrême-gauche et les petits Machiavels des droites, ont-ils manqué à leur œuvre de destruction commune ? Chaque fois qu'il leur a été possible d'enlever une arme sociale à la République, ne s'y sont-ils pas empressés à l'égal des pires socialistes ?

A qui devons nous ces belles lois sur la presse qui assurent l'impunité aux plus odieux provocateurs, si ce n'est à la coalition des droites et des intransigeants de gauche ?

Qui prêche la révolte, qui pratique la révolte, qui brave l'autorité du gouvernement national dans des réunions et des banquets ? En quoi les anarchistes font-ils d'autre besogne que les Baudry d'Asson et leur clientèle de Chouans ? C'est au nom du roy que M. Baudry d'Asson amène les brutes de la Vendée. C'est au nom de la liquidation sociale que Bordat amène les brutes de Lyon. Le premier invite à prendre les fusils, le second à prendre de la dynamite, l'intention est la même si le moyen est différent, et le noble marquis fait besogne de malfaiteur

*L'élève Clémenceau.* — Non pas encore : des gamins qui m'ont attaqué dans la rue.

*M. Petdeloup.* — Pourquoi fréquentez-vous ces polissons ?

*L'élève Clémenceau.* — Que voulez-vous, j'aime la bataille.

*M. Petdeloup.* — Oui je sais ça, mais prenez garde de vous faire éborgner.

*L'élève Clémenceau.* — Pas de danger.

*M. Petdeloup.* — Je ne réponds de rien. A force de vouloir tout renverser et tout casser, vous finirez par y laisser pied ou aile...

Allez vous faire racommoder.

### Elève Floquet

*M. Petdeloup.* — Tiens, tiens, vous voilà encore !

*L'élève Floquet.* — Oui, M. Petdeloup, c'est encore moi !

*M. Petdeloup.* — Je croyais que vous aviez quitté définitivement le pensionnat.

*L'élève Floquet.* — Oui, j'avais essayé d'une carrière spéciale, mais comme je n'ai pas réussi, je reviens achever mes études.

*M. Petdeloup.* — Vous faites bien, car il vous reste pas mal de choses à apprendre.

*L'élève Floquet.* — Lesquelles ?

*M. Petdeloup.* — Ces gamins ne doutent de rien. D'abord la géographie. Quel est le chef-lieu des Pyrénées-Orientales ?

*L'élève Floquet.* — Floquet...

*M. Petdeloup.* — Floquet ?

*L'élève Floquet.* — Je veux dire Perpiguan.

public tout comme les sinistres gredins qu'on vient de mettre enfin sous les verrous.

Ces messieurs sont vraiment étonnants. Ils parlent de décomposition sociale, ils pleurent des larmes de crocodile sur la « pauvre France » livrée aux bêtes rouges, ils montrent, d'un geste pathétique, les pouvoirs impuissants devant l'émeute et c'est eux qui les ont réduits à cette impuissance, c'est eux qui ont excité l'émeute, c'est eux qui, après avoir désarmé le gouvernement, ont tenté d'abord de le faire mépriser de toutes les oppositions pour les jeter ensuite sur lui comme sur une proie facile à dépêcher.

Vous souvenez-vous du jour où Gambetta parlait de pourchasser dans leur repaire les louches coquins qui faisaient si bien le jeu des opposants de droite, en se prétendant les partisans des intransigeants de gauche ? Ce jour-là, y a-t-il eu assez de brocards parmi ces beaux messieurs de la droite contre le tyran au petit pied qui s'essayait à tyranniser le pauvre peuple !

Et lorsque ce même Gambetta est arrivé au pouvoir avec des allures quelque peu autoritaires, telles qu'il les faut chez ceux qui ont la prétention de gouverner les hommes, s'est-on assez vite coalisé avec les Rochefort et Cie, pour jeter à bas ce gêneur qui ne paraissait pas disposé à laisser bafouer à gauche ou à droite le gouvernement à la tête duquel il était !

Et aujourd'hui qu'un remous de fange a éclaboussé un coin du pays, ils sont tous à droite, qui crient haro sur la République et qui ne songent pas — ou ne veulent pas songer — que depuis dix ans, ils travaillent cyniquement « à exagérer le mal pour arriver au bien par des catastrophes. »

Car voilà leur pensée et leur tactique. L'un d'eux disait dernièrement : plus cela va mal, et mieux cela va, et ils étaient là des milliers qui criaient bravo et ne voyaient à Montceau qu'un atout de plus dans le jeu de leur roi de sacristie.

Il faudra cependant déchanter. L'inquiétude publique ne profitera pas à ces pêcheurs en eau trouble. Instruits par l'exemple de ces derniers événements, nos hommes politiques comprennent à cette heure que le temps des querelles entre gens du même parti est passé, et qu'il y a contre le pays deux ennemis aussi dangereux l'un que l'autre : la réaction monarchique et son alliée la révolution sociale.

La seconde n'étant que le moyen de la première, et ne nous effrayant que parce qu'elle y conduit fatalement.

Or le gouvernement de la République n'est pas encore aussi désarmé que l'eussent désiré les désolés de la droite. Il n'a qu'à vouloir pour pouvoir. Et la crise de ces derniers jours aura au moins eu cet avantage d'en terminer avec les velléités sentimentales grâce auxquelles on avait acquis

*M. Petdeloup.* — Bon, et le chef-lieu de la Seine ?

*L'élève Floquet.* — C'est Floquet.

*M. Petdeloup.* — Encore !...

*L'élève Floquet.* — Je veux dire Paris... je confondais avec la Mairie.

*M. Petdeloup.* — Et la capitale de la Pologne ?

*L'élève Floquet.* — La Pologne, capitale Floquet.

*M. Petdeloup.* — Décidément, c'est une monomanie...

Il faudra vous remettre à l'étude des départements.

*L'élève Floquet.* — Je les connais, je me suis présenté déjà dans quarante huit...

*M. Petdeloup.* — Alors vous apprendrez les trente huit autres...

Allez et n'oubliez pas votre chapeau.

*L'élève Floquet.* — Je ne risquerais pas, c'est ma mascotte !

### Elève Gambetta

*M. Petdeloup.* — Ah, ah ! nous avons à causer de choses sérieuses.

*L'élève Gambetta.* — Comme il vous plaira, monsieur Petdeloup.

*M. Petdeloup.* — Quel sera le sujet de votre premier discours ?

*L'élève Gambetta.* — Mais je traiterai de...

Interrompu par le brouillard.

en France, le droit de tout dire et de tout écrire impunément.

Quoiqu'y puissent objecter les malins de la droite et les inconscients de la gauche, nous avons la conviction que c'est fini désormais de prêcher la révolution sociale ou la restauration royale. Voilà assez longtemps qu'on a laissé la bride sur le cou à ces fiers coursiers, il est temps qu'ils sentent le mors, et que nous, nous sentions que c'est une main ferme qui tient les rênes.

## FEUILLES VOLANTES

Changement de préfets.

M. Oustry nous quitte pour aller prendre à Paris la succession de M. Floquet démissionnaire, et M. Massicault abandonne les bords de la Somme pour les quais du Rhône.

L'avancement de M. Oustry n'a rien qui nous étonne. Il avait réussi exceptionnellement à Lyon où la situation de préfet n'est pas toujours commode, et le gouvernement a pensé que le même bonheur le suivrait dans la capitale.

M. Oustry portera dans ce nouveau poste les qualités d'un administrateur modéré et conciliant chez qui la bonhomie n'exclut pas la finesse.

Les Parisiens ne trouveront point en lui un préfet brillant ni tapageur, mais il s'imposera certainement par la rectitude de son jugement, l'urbanité de ses relations et même par un certain nonchaloir qui pour être parfois un défaut est aussi parfois une qualité.

Ennemi des solutions violentes et des résolutions radicales, M. Oustry s'entend admirablement à faire trainer les difficultés, et quand une difficulté traîne, elle est bien près de disparaître.

Reste à savoir si ce tempérament peu batailleur pourra faire bon ménage avec les ardeurs intransigeantes ou autonomes du conseil municipal de Paris. Il y a là un parlement au petit pied qui n'est pas aisé à manier, et nos Julia et nos Carolod sont des agneaux à côté des élus de Ménilmontant, de Belleville ou de la Villette.

Espérons cependant que M. Oustry saura apprivoiser ces municipaux farouches et échapper aux déboires de la plupart de ses prédécesseurs.

C'est la grâce que nous lui souhaitons, en lui adressant notre cordial salut de départ.

Quant à notre nouveau préfet, M. Massicault, il connaît Lyon de longue date, et il n'aura pas à chercher longtemps la place de l'Hôtel-de-Ville.

M. Massicault, en effet, fut jadis rédacteur du Progrès de Lyon, avant de passer à la Gironde de Bordeaux. Depuis, abandonnant le journalisme pour l'administration, on le vit successivement préfet de la Haute-Vienne, puis directeur de la presse sous le ministère Jules Simon, puis re-préfet de Limoges après la dégringolade du 16 mai, puis, enfin préfet de la Somme, d'où il nous arrive en droite ligne.

M. Massicault a donc déjà de nombreux galons comme administrateur, et l'on s'accorde à reconnaître qu'il est l'un des meilleurs préfets de la République.

M. Goblet, ministre de l'intérieur, le jugeait ainsi, lorsqu'il le nomma pour administrer son propre département. Or il est probable que dans ces conditions, un ministre de l'intérieur qui n'a que l'embaras du choix, ne porte pas ses vœux sur une mazzette. Ce serait par trop naïf.

Le côté faible de M. Massicault venant à Lyon, serait peut-être d'avoir été journaliste dans la ville même qu'il est appelé à administrer, mais il y a trop longtemps de cela pour que cette coïncidence présente les inconvénients qu'elle comporte d'ordinaire.

Les polémiques d'antan trop vieilles et trop oubliées ne sauraient avoir laissé la moindre tâche d'encre sur son uniforme de préfet, et nous pouvons sans arrière-pensée souhaiter la bienvenue à un ancien confrère.

L'échauffourée du Grand-Théâtre a eu son épilogue en police correctionnelle.

Seize à vingt-cinq francs d'amende, tel est le tarif appliqué aux administrés peu respectueux qui se sont permis de crier : *Bas Gailleton !*

Avec les frais, cela n'ira pas loin de deux ou trois louis. C'est payé, surtout si l'on considère qu'il n'en coûte pas beaucoup plus pour étrangler un passant ou assommer un agent de police. Le tribunal nous dira qu'il n'a appliqué que le minimum, c'est possible, mais il est vraiment fâcheux que ce minimum soit aussi le maximum des gredins de bas étage.

Pendant ce temps, M. Gailleton se débat comme un beau diable contre les critiques des journaux réactionnaires.

Dans une longue lettre adressée au *Salut public*, le maire de Lyon passe en revue les méfaits administratifs qu'on lui reproche et il arrive naturellement à cette conclusion que tout est pour le mieux dans la meilleure des mairies.

Non, tout n'est pas pour le mieux assurément, mais tout n'est pas pour le plus mal, ni pour aussi mal qu'on veut bien le dire, avec plus de parti pris que d'équité.

La diminution des recettes d'octroi notamment n'est pas telle que l'on ait le droit de crier à la dilapidation, au gaspillage et à la ruine, et M. Gailleton a parfaitement raison de baser l'appréciation de ces recettes sur une moyenne de quelques années, et non sur une année exceptionnellement productive.

Ce qu'il importe surtout aujourd'hui, c'est de ne pas adopter de nouveaux tarifs mal conçus, mal combinés et mal perçus qui amèneraient un déficit autrement considérable que celui dont on se plaint.

Cette fois l'administration municipale ne serait plus excusable, car il y a trop longtemps qu'on lui crie : *Casse-cou !*

ZÈDE.

## AU CIMETIÈRE

Semaine lugubre, semaine des morts, remplie de souvenirs funèbres où l'on songe à ceux qui ne sont plus, où l'on heurte à chaque pas une croix brisée ou une tombe récente.

Promenons-nous, voulez-vous, dans le cimetière de la politique. Les morts y dorment pressés, et d'innombrables épitaphes avec leurs lettres blanches et noires exécutent devant vos yeux une sorte de danse macabre.

Quel est ce monument d'aspect majestueux et aux dimensions confortables ? Un caveau de famille probablement. Lisons :

*Ci-gît*  
Le grand Ministère  
Décédé à la fleur de l'âge  
Et dans toute la vigueur  
De sa jeunesse  
Tué par le scrutin de liste  
Et la révision ;  
Regretté de ses fonctionnaires.

Une main audacieuse a écrit au-dessous :

Il ressuscitera d'entre les morts !

Est-ce une prophétie ou une gageure vaine ?

Nous verrons bien.

A côté de ce tumulus, d'autres tombes de ministres, car les ministres vont vite, comme chacun sait, et l'épidémie fait de nombreuses victimes.

*Ci-gît* M. Jules Ferry ; emblème, un roseau penché sur sa tige : il plie et ne rompt pas.

*Ci-gît* M. Léon Say ; emblème, une roue brisée, la roue de la fortune et du budget. On dit que ces roues se raccommoient quelquefois.

*Ci-gît* le général Farre ; emblème, un tambour crevé.

*Ci-gît* M. de Freycinet ; emblème, une rose des vents. Une main amie y a ajouté une bosselle, afin que cette Excellence défunte sache où porter ses pas indécis dans la République des ombres.

*Ci-gît* M. Goblet (René) Picard et bon apôtre. Une nymphe court vêtue, image de la décentralisation administrative, effeuille sur la tombe des fleurs de rhétorique.

*Ci-gît* le capitaine Goujard dit le Loup de mer ; emblème, un buisson d'épines rappelant l'urbanité bien connue de ce célèbre marin.

*Ci-gît* le garde des sceaux Humbert. Une main de justice recouverte d'un crêpe dont les plis retombent sur une jeune personne tenant entre ses mains une page déchirée. On lit au-dessous :

*Réforme de la Magistrature.*

*Ci-gît* M. Allain-Targé, ex-ministre des finances. Emblème : Un panier percé.

A mesure que l'on avance, de nouveaux fantômes se dressent devant vous.

Ici c'est le spectre du député Barodet enfoui sous des monceaux de programmes électoraux ; là, l'image de M. Valleck-Rousseau effeuillant mélancoliquement des casiers judiciaires ; plus loin le squelette du général

Camponon, couché sous le même gazon que sa réforme militaire.

Parlerons-nous du menu fretin des morts vulgaires et des tombes à quatre sous, où sont ensevelis péle-mêle, préfets sur sous-préfets, bureaucrates, substituts, cantonniers ou garde-champêtres ?

Inutile n'est-ce pas, et laissons aux familles le soin de pleurer ces morts inconnus qui furent sans doute bons pères, bons époux et bons gendres.

Qu'il nous suffise de dire qu'en sortant de ce cimetière de la politique, qu'après avoir foulé ce sol humide où dorment du dernier sommeil tant d'hommes d'Etat, tant de projets, tant de réformes et tant de programmes, on a vaguement l'envie de se demander s'il reste quelque chose de vivant.

Et cependant la politique vit, la preuve c'est qu'on la paie.

## ROSCIUS & LABRUYÈRE

Un Labruyère au petit pied M. Octave Mirbeau du *Figaro*, — est parti, l'autre jour, en guerre contre les comédiens en général et M. Coquelin en particulier. Ce dernier a, en effet, l'immense tort d'être ami de Gambetta et d'avoir récemment démontré que tel comédien — même républicain — pouvait à l'occasion faire besogne d'avocat spirituel et adroit.

Or donc, M. Mirbeau a profité de ce fait-Paris, pour donner des verges à la gent comédienne. Il a fouaillé ces messieurs à tort et à travers, les a appelés des ferments de décomposition sociale, leur a refusé jusqu'à la sépulture côte à côte avec un rédacteur du *Figaro*, bref à force de se griser d'injures et d'éloquence, il a fini par accoucher d'un factum de mauvais goût et remarquable surtout par un révoltant parti-pris d'injustice et d'inolence.

En quoi M. Mirbeau-Labruyère a eu tout à fait tort.

Mais Roscius — c'est-à-dire tous les comédiens de Paris, — ont trouvé le moyen d'avoir encore plus tort que leur Labruyère figariste, en mettant flamberge au vent pour l'honneur de la corporation.

Quelle mouche les a donc piqués tous ces messieurs de la scène qui se sont précipités, tigres altérés du sang de M. Mirbeau ? En quoi M. Damala, qui a ouvert le branle avait-il à intervenir ? Et après lui, tous ceux qui sont allés demander raison au Juvénal de la rue Drouot ? Etaient-ils personnellement en cause ? Pas le moins du monde. Le satyrique du *Figaro* était resté dans la généralité la plus absolue.

C'est donc que ces messieurs n'entendent pas que le comédien soit maltraité par l'écrivain. Le comédien, cette généralité professionnelle, ne doit pas être bafoué et traîné sur la claie.

Soit, mais alors demain si je dis : « l'huissier en général est un triste sire, et le marchand de bric-à-brac neuf fois sur dix, un rusé coquin », j'aurai sur les bras une demi-douzaine d'huissiers et de vieux juifs qui me demanderont raison de l'insulte faite à la corporation ? C'est grotesque.

Et puis vraiment, il sié mal aux comédiens d'être si clatouilleux. Qui bafoue tout le genre humain sur la scène, qui nous montre des hommes de loi vicieux jusqu'aux moelles, des bourgeois idiots et ramollis, des hommes politiques abjects ; qui profite de l'immunité du métier pour courber le monde entier sous les fourches caudines de la satire en action ?

N'est-ce pas le comédien ?

Quel est le comédien qui s'est jamais refusé à attaquer, non pas une corporation, mais même une personnalité tant illustre fut-elle ? Rappelez-vous donc Frédéric Lemaître donnant les traits de Louis Philippe à un chevalier d'industrie, rappelez-vous Gambetta mis sur la scène de la Comédie française, et vous trouverez étonnante la susceptibilité de ceux qui ont plus péché qu'aucun de ceux qui les ont jamais flagellés ou les flagelleront jamais.

Cet dit il faut reconnaître que l'histoire de M. Mirbeau ne finit pas, comme on aurait pu le croire, à la louange des Labruyères du *Figaro*. En présence du bataillon comique parti à l'assaut de l'hôtel de la rue Drouot, il y a eu panique dans la place.

M. Magnard a jeté son Mirbeau à l'ennemi comme rançon et comme dépouille opime ; voilà le coupable, a-t-il dit, je vous l'abandonne : Raca sur lui !

Mais le coupable a trouvé que le procédé était d'un piètre général en chef et il a répondu : Pardons j'avais un collaborateur, un conseiller et même un provocateur : Vous ! Et voilà M. Magnard fort ennuyé. Il a bien désavoué Mirbeau, mais comment se désavouer lui-même ? la fantaisie d'un Figariste ne saurait aller jusque-là.

Et la meute des comédiens est toujours à la porte querens quem devoret, et Mirbeau indigné se joint à la meute pour dévorer lui aussi son ex-directeur. Et l'ex-directeur entend n'être dévoré, ni par les comédiens, ni par Mirbeau. Alors on le traite de la belle façon et s'il a eu le beau rôle quand il

jetait Mirbeau au panier avec un *quos ego* tout à fait olympien, il n'est plus aussi tonnant ni aussi jupitérien, maintenant qu'il répond à Mirbeau et aux comédiens : Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur belliqueuse !

De telle sorte que Roscius triomphe et que Labruyère (du moins celui de la coulisse) fait une triste mine de moraliste.

Conclusion : Il ne faut pas dire raca à un monsieur, quand il n'a fait qu'obéir à vos ordres. — Parce que ce monsieur a trop beau jeu pour vous répondre très désagréablement.

La dignité est préférable à l'habileté — à plus forte raison quand cette habileté n'est qu'une maladresse.

Ce qui n'empêche que Roscius a eu bien de la chance que ses Labruyères fissent preuve du ridicule le plus achevé. — De cette façon, le sien a été oublié par ceux qui riaient à gorge déployée de la mésaventure de M. Magnard. Oui, mais c'est au *Figaro* qu'on ne doit pas rire !

## THEATRES

**Grand-Théâtre.** — Le *Tour du Monde* continue le cours de ses succès anodins. On annonce qu'il bornera à trente représentations la série de ses enchantements exotiques. A cette époque, des traités inexorables l'obligent à replier ses respectables toiles de fond et ses antiques accessoires. Il ira charmer les habitants de quelque ville fortunée et lui sera ici la place libre pour une autre attraction. Souhaitons qu'elle brille par moins d'archaïsme et de toiles d'araignées.

Nous avons entendu dire — nous donnons le bruit pour ce qu'il vaut, — que M. Louis Figuière s'apprête à monter au Grand-Théâtre son *Denis Papin ou l'invention de la vapeur*, drame historique, scientifique et instructif en sept tableaux et plusieurs machines à haute et basse pression. M. Figuière suppose que chez les Lyonnais, gens rassis, sérieux et positifs, ces jeux de la scène et de la physique élémentaire auront plus de succès qu'à Paris, ville de frivolités et de scepticisme. Il hésiterait même, incertain si ce ne serait pas le cas de débiter par Kepler ou la découverte du système planétaire avec projections instructives et astronomiques.

Nous avouons qu'en fait de pièce à étoiles, nous ferions plus de fond d'une féerie avec quelques étoiles du foyer de la danse. Quoiqu'il en soit, nous souhaitons que M. Figuière ait raison en supposant les Lyonnais capables de mieux apprécier que les Parisiens les beautés du théâtre scientifique. Mais quant à lui prédir un succès assuré, nous demandons à garder une réserve aussi prudente que diplomatique.

**Celestins.** — La *Mascotte* sans Mascotte était déjà une bien jolie opérette, pimpante, frétilante et amusante au possible. La direction se rendant à l'avis de la presse et du public, a voulu mettre tous les atouts dans son jeu en dénichant une *Mascotte* de premier ordre. Elle est allée chercher M<sup>lle</sup> Paola Marié pour lui confier le rôle dont M<sup>lle</sup> Cottin n'avait pas su tirer tout le parti possible, et maintenant voilà la *Mascotte* en route pour la centième, et elle y attendra sans peine.

La nouvelle interprète est de la famille des vraies divas d'opérette. Ses aptitudes plastiques semblent parfois la gêner, mais esprit, bonne humeur, gaminerie, gentillesse, elle a, autant que personne, tout ce joli bagage féminin indispensable pour donner sa valeur à chacune des plaisanteries musicales qu'elle a charge de faire applaudir au public, et désormais la *Mascotte* est montée à Lyon avec une perfection à peu près absolue.

Stimulés par le voisinage de cette aimable partenaire, les artistes qui déjà étaient très bien ont essayé d'être mieux encore. Ils y ont complètement réussi et nous ne pouvons que redoubler tous les compliments que nous avons déjà adressés d'abord à Tauffenberger le plus réussi des Fritellini qui courent par le monde, et ensuite au baryton Jourdan, à M<sup>lle</sup> Hermann et à Mercier, sans oublier M<sup>lle</sup> Sivori et Van Daelen qui, à la tête de leur bataillon de petits pages, font merveille par le plumage aussi bien que par le ramage.

**Bellecour.** — Nos aimables anarchistes ont porté un coup cruel à la *Fille de Madame Angot*. Interrompue en plein succès par la dynamite d'une brute, elle n'a pas pu se remettre d'un émoi aussi terrible, et elle a battu en retraite laissant la place à la *Petite Mariée* qui va essayer de conjurer la mauvaise chance — et qui y parviendra sans doute avec l'aide de M<sup>lle</sup> Mary Albert et de Marcelin.

Ces deux excellents artistes trouveront dans ces deux rôles si bien taillés à la mesure de leur talent, un succès encore plus complet que dans la précédente opérette, et si nous en jugeons par la façon dont la *Fille Angot* était montée et mise en scène, la *Petite Mariée* sera une attraction vraiment attractive. Nous le souhaitons bien sincèrement au sympathique directeur de Bellecour.

**Variétés.** — Les réparations n'étant pas complètement terminées, l'Administration se voit, à son grand regret, obligée de renvoyer la soirée d'ouverture à dimanche prochain, 5 novembre.

Le public ne pourra que gagner à ce retard qui va permettre de faire quelques répétitions supplémentaires et de perfectionner la nouvelle organisation de ce théâtre.

Donc, irrévocablement, dimanche prochain, première représentation de *Le Fiacre* n° 13, avec le concours de M. Nerval.

Nous sommes certains d'avance que la salle sera trop petite pour contenir tous les amateurs désireux d'applaudir cet artiste qui a su conquérir les sympathies de tout le public Lyonnais.

**CHRONIQUE FINANCIERE**

Paris, 31 octobre 1882.

Les Consolidés Anglais sont venus en hausse nouvelle à 102 5/16 : notre marché est de plus en plus faible à mesure que l'on approche de la liquidation, le 5 0/0 a perdu le cours de 116, mais oppose de la résistance à la baisse de 115 85 à 115 95, sur les 3 0/0, les offres rencontrent difficilement des contreparties.

Toute de dire que toutes les primes vendues fin octobre ont été abandonnées.

La Banque de France a été précipitée à 5,125 ; les autres institutions de Crédits étaient très faibles.

Les Chemins français étaient offerts au comptant.

Le Suez est tombé à 2,505 ; les neuf premiers jours de la 3<sup>e</sup> décade d'octobre n'ont produit que 970,000 fr. les onze jours de la décade entière avaient rapporté 1,540,000 fr., en 1881.

On soutient les valeurs Orientales ; le 5 0/0 Turc est à 12 67, la Banque Ottomane à 797, l'Unifiée Egyptienne à 358.

La Commission générale des Finances d'Espagne délivrera les mandats, jeudis et samedis, les titres provisoires et les résidus de la rente 4 0/0 perpétuelle extérieure en échange des titres de la dette 3 0/0 extérieure présentés à la conversion et dont les récépissés portent les numéros de 1 à 364.

Le Conseil d'administration de la Banque générale d'Arbitrages et de Crédit appelle les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> quarts du fond social dont le versement est de rigueur à partir du 14 novembre prochain.

**Propriété du Goudron.** — Il existe une assez grande variété de goudrons et tout le monde sait qu'il y a une grande différence entre le goudron dont se servent les marins pour badigeonner leur navires, et le goudron qui sert, par exemple, à la confection des capsules de Guyot. Nous laisserons de côté le goudron de houille qui devrait être rejeté de la médication interne à cause de sa saveur acre qui en fait un véritable caustique, pour nous occuper du Goudron de Norvège.

Il y a plus d'un siècle on avait songé à utiliser les propriétés balsamiques du goudron dans les cas de rhumes, de bronchites, de catarrhes, d'asthmes et de pléthysie, mais le goudron naturel est surtout entre dans l'art de guérir depuis l'invention des Capsules Guyot. Ces capsules permettent d'utiliser les remarquables propriétés du goudron à l'état naturel sans occasionner le moindre dégoût ; l'action curative de ces capsules dépend surtout de la pureté et de la bonne préparation du produit. Aussi, nous ne saurions trop recommander aux malades de n'utiliser que des Capsules Guyot, qui sont, du reste, facilement remarquables grâce à leur étiquette portant la signature Guyot en trois couleurs.

Il y a quelques jours nous signalions que l'Académie nationale, venait de décerner une médaille d'or à M. ROBERT, place Dumesnil à Paris, pour le perfectionnement apporté au Biberon-Robert par le Biberon-Robert-flexible. Nous apprenons que plusieurs jugements, viennent d'être rendus par les tribunaux de Paris, condamnant plusieurs herboristes et marchands de Biberons à des dommages intérêts et insertions dans les journaux, au choix de M. Robert, pour avoir bouché des flacons pourant la marque Robert, avec des bouchons, caoutchoucs et montures de mauvaises qualité ne provenant pas de la fabrique Robert et les avoir vendus comme Biberon-Robert. C'est avec plaisir que nous relatons ces jugements afin de prémunir les mères, contre les agissements de certains marchands, peu consciencieux qui vendent de dangereuses imitations pour le véritable Biberon-Robert. Aussi, les mères doivent avoir soin de lire Biberon-Robert sur le bouchon et sur le flacon.

**L'ÉCHO VINICOLE**

Organe de la production et du Commerce des vins.

Paraissant à Lyon, le Dimanche.

Ce journal se recommande au commerce des Vins et Spiritueux par l'exactitude et l'importance de ses renseignements qu'il publie chaque semaine de tous les principaux centres vinicoles.

Prix de l'abonnement, 10 fr. par an. Adresser des demandes d'abonnement à M. A. GODARD, administrateur gérant, quai de la Guillotière, 6 et rue de Bonnel, 2, à Lyon.

**GUÉRISON** prompt, sans mercure, des maladies **scabieuses et des affections de la peau** par le **ROB SAVARES!** S'adresser à la PHARMACIE RUE VIEILLE-ROSAIE, 19, à Lyon.

**LEÇONS**

d'Alien, d'Allemand, d'Espagnol

et d'Anglais (traductions)

PRIX MODERES

S'adresser 26, rue Grenette au 4<sup>e</sup>.

**MAISON F. JANIN**

8, Rue Lafont, LYON

Musique Française et Étrangère  
CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE à des conditions très avantageuses

CHOIX VARIÉ DE PIANOS des meilleurs facteurs de Paris

HARMONIUMS POUR SALONS

Vente et location à des prix exceptionnellement modérés.

**PLUS DE SUCRAGE POUR LES VINS**

L'expérience a démontré que le raisin sec seul devait être employé, et le raisin de Corinthe de préférence à tout autre. Mettre avec les mares d'une pièce de vin 50 Kilogrammes de raisins de Corinthe (Cephalonie) et 200 litres d'eau, on obtiendra du vin à 9 degrés aussi coloré que le premier. On peut se procurer des raisins de Corinthe, récolte 1882, dans les entrepôts BRÉSARD-NEEL, 2, place de la Miséricorde, LYON.

Diabétiques !! Le pain de gluten, fabriqué par M. Sambet, place de la Miséricorde, 12, est le seul que les malades mangent avec plaisir, il est indispensable à l'exclusion de tous autres aux diabétiques, gastriques, dyspeptiques. Cuisson tous les jours, pâtes et farine de gluten.

**EN VENTE**  
à l'Agence générale de Publicité V. FOURNIER  
14, rue Confort, LYON  
et à ses succursales de SAINT-ÉTIENNE, 6, rue Sainte-Catherine. GRENOBLE, place Grenette, passage Teissière.

**BILLETS DE LA LOTERIE de la Société des gens de Lettres**  
Tirage le 9 Novembre prochain  
**1 fr. 25 -- PRIX DU BILLET -- 1 fr. 25**  
**DEUX MILLIONS de BILLETS**  
**GROS LOT: 100,000 FRANCS**  
1 lot de 50,000 fr.  
2 lots de 25,000 fr. — 6 lots de 10,000 fr. — 10 lots de 5,000 fr.  
30 lots de 1,000 fr. — 100 lots de 500 fr. — 100 lots de 100 fr.

Un objet d'art des manufactures nationales  
Œuvres complètes de Victor Hugo (dernière édition)

Envoi franco par la poste contre le prix du Billet, plus 15 centimes jusqu'à 3 Bilets; 30 centimes de 3 à 10; 45 centimes de 10 à 15; 60 centimes de 15 à 20.

**APPAUVRISSMENT DU SANG**  
Faiblesse de Constitution  
**PYROPHOSPHATE DE FER DE ROBIQUET**  
Approuvé par l'Académie de Médecine  
Recommandé contre la Scrofule, Rachitisme, Glanides, Tumeurs, Irrégularités du Sang, Pâles couleurs, Pertes, etc. Il rend à l'organisme le Phosphore et le Fer indispensables à la bonne constitution des Os, des Nerfs et du Sang. — On l'emploie en Dragées, Solution, Sirop ou Vin, suivant le goût du malade.  
Dragées ou Sirop : 3 fr.  
Solution : 2 fr. 50. — Vin : 5 fr.  
DETHAN, rue de Strasbourg, 10, PARIS  
Et princ. Pharmacies France et Étranger.

**MAISON D'ACCOUCHEMENT**  
Mlle JEANNIN Sage-femme jurée  
Tient des Pensionnaires. — Soins assidus. — Discretion.  
LYON — 3, Rue de la Platière, 3 — LYON  
Consultation et renseignement par correspondance

**RHUMES - TOUX - BRONCHITES**  
**ASTHMES - CATARRHES - PHTISIE**

**CAPSULES GUYOT**

Je crois devoir rappeler que je ne puis garantir la bonne préparation et l'efficacité que des capsules vendues en flacons portant ma signature en TROIS COULEURS  
Chaque flacon renferme 60 capsules et une instruction spéciale.

Contiennent le goudron médicinal pur et se digèrent très facilement

VENTE AU DÉTAIL dans la plupart des PHARMACIES

**TRAMWAYS & OMNIBUS DE LYON**

Affichage dans les diverses Voitures Bureaux et Échoppes de la Compagnie

S'ADRESSER, POUR TRAITER A L'AGENCE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER LYON — rue Confort, 14

**ARMES DE CHASSE ET DE TIR**  
Fabrique et Réparation  
FOURNITURE ET ÉCHANGE  
Canon Choke-Bored à longue portée  
J. MILLER, 20, rue d'Algérie, Lyon.

**ÉVITER LES CONTREFAÇONS**  
**CHOCOLAT-MENIER**  
ÉTIQUETTE LE VÉRITABLE NOM

**VÉRITABLE LIQUEUR D'HENDAYE**  
(Médaille d'or.) HYGIÉNIQUE, DIGESTIVE (Médaille d'or.)  
Expédition franco, en France, depuis 8 litres  
Dépôts partout, notamment à Paris, V<sup>e</sup> PACQUETET, rue Châteaudun, 2; à Lyon, C. VIDAL, cours de la Liberté, 15  
Fabrique P. BARBIER, à Hendaye (B<sup>as</sup>-Pyrénées)

**VINS D'ESPAGNE à la commission**  
JULLIENNE, G. et C<sup>ie</sup>  
Ronda San-Pedro, 156, à Barcelone.

**PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER A LYON**  
En vente à l'Agence générale de Publicité, 14, rue Confort, Lyon.

Articles de Luxe et de Fantaisie  
**MON CASSET**  
Rue de la République (EX-RUE DE LYON)  
**MAROQUINERIE — ÉVENTAILS**  
Bijouterie. — Tabletterie  
Sacs gibecière, etc. Necessaires garnis  
Ébénisterie artistique  
Porte-Bonquets — Passe-Partout  
Chapeliers. — Petits Bronzes  
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie  
Caves à Liqueurs  
**PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE**

**LE CAFÉ DES GOURMETS**  
est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances étrangères.  
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom **FRÉBÉRIEN**  
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

**ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE**  
de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infallible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Écrire à F. V. MIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

**AU LABOUREUR**  
Maison recommandée pour la bonne fabrication des CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS  
**BON MARCHÉ**  
ÉLEGANCE ET SOLIDITÉ  
Hommes 12 fr. Femmes 8 fr.  
DÉPÔT DE LA CHAUSSURE PINET